

La représentation de l'exil chez Mehdi entre rupture et continuité

Saadi moufida^{1*}

École Normale Supérieure de Bouzaréah (Algérie) saadi.moufida@ensb.dz

**Date de soumission 30/10/2022 Date d'acceptation 22/01/ 2023 Date de publication
30/04/2023**

Résumé :

L'immigration maghrébine en France a fait naître une nouvelle génération marquée par un mode d'expression hybride, vacillant entre deux appartenances et deux cultures différentes. Cette génération a créé une littérature appelée la littérature beur. Ainsi, dans *Vivants* publié en 2019, Mehdi Charef nous invite à réfléchir sur ces questions de l'exil, de l'histoire et de l'identité. Le nœud gordien de notre travail est de démontrer que ce roman beur est un moyen de subversion et d'engagement contre le silence et l'indifférence dont souffrent cette génération. Nous analyserons, tout d'abord, le thème de l'exil entre la fuite, l'éloignement et la continuité, l'exil et le retour sans retour. En outre, nous prêterons attention à la mémoire qui oscille entre le souvenir de l'indigène et le présent de l'immigré, à comment le récit use de l'ironie pour rendre supportable une situation inconfortable voire même tragique.

Mots clés : exil, mémoire, rupture, colonialisme, ironie.

* Saadi moufida.

1. Introduction :

La littérature de l'immigration ouvre grand la porte aux discours sur l'exil, elle y place sa créativité et sa mémoire. Mehdi Charef est le pionnier de cette littérature avec son roman *Le thé au Harem d' Archi Ahmed* qui sera suivi de plusieurs autres romans qui racontent l'exil dans toutes ses dimensions.

Dans *Vivants*, Charef dévoile en partie l'histoire de sa famille, de son père, un natif de la wilaya de Maghnia qui a immigré en France pour travailler dans les chantiers, puis il fait venir sa famille, sa femme et ses enfants pour s'y installer. A lecture de ce roman, le lecteur pourra remarquer que la notion de l'exil est omniprésente, le narrateur semble lutter contre ce terme, mais en même temps il déploie toute son énergie narrative pour en décrire le cadre spatiotemporel. L'exil avec tout ce qu'il draine comme situations et sentiments allant du tragique à l'euphorique devient un espace de questionnements et de prise de parole pour manifester son existence hybride, étrange ou métisse.

Exil, immigration ou écrire l'exil. De part en part, l'écriture de Mehdi Charef s'inscrit dans un champs d'investigation à la fois littéraire et historique. Selon Afifa Berrehi, « Pour ces écrivains de l'errance, la littérature est la seule patrie et l'exil une chance illuminante quoique fugace. » (Bonn, 1995,p.82) Notre écrivain fait de l'exil un espace de renouvellement et de renaissance orphique car, il ne voulait pas s'enfermer et subir le rejet et la marginalisation. Son récit sur l'exil semble naturel et spontané, surtout lorsque l'enfance prenne le dessus pour inviter le lecteur à découvrir l'aventure dans un espace autre, un ailleurs. Nous utilisons la notion de l'ailleurs comme un espace de découverte et de rencontre.

Pour embrasser cette problématique sur l'écriture de l'immigration chez Mehdi Charef, nous poserons au roman sus-cité les questions suivantes : Comment se réalise le discours sur l'exil chez cet auteur et quelles sont les modalités de transmission et de réinvention qu'il déploie en vue de rendre un espace de production ? Comment l'exil peut être un lieu de reconstruction ? Nous analyserons également la stratégie narrative que l'auteur a adoptée ; en effet, la narration est caractérisée par sa spontanéité qui rappelle continuellement l'origine de l'auteur par l'insertion des mots arabes, et par un certain humour face à la découverte d'un *nouveau* mode de vie.

L'objectif de notre analyse est de montrer comment Charef a-t-il fusionné les événements historiques, le récit d'enfance et d'exil pour affirmer son existence différente de celle des autres et de créer un espace d'expression, d'échange et surtout de revendication humanitaire.

2. L'exil : espace et mémoire.

Depuis ces premiers romans, Mehdi Charef s'est créé un univers romanesque particulier ; de quelque manière qu'il soit dans son contenu, il s'impose par un réalisme différent où le contraste culturel et la perte sont présentés en tant que faits naturels voire même absurdes.

Dans *Vivants*, dès le début du récit, le narrateur-enfant, Ahmed, dit : « On me voit en première page du journal, en noir et blanc, avec cette tête apeurée des gosses de pauvres qui fuient la guerre, portant sur leur dos un gros baluchon [...] j'ai hâte de découvrir notre

nouveau logement, qui se trouve dans une cité de transit » (Charef, 2019, p.15-16) ; « Une cité de transit, c'est un ensemble de baraques en préfabriqué, provisoire, censé nous habituer à vivre en France « en attendant ». » (Charef, 2019, p.17). Le narrateur raconte dans ces lignes son immigration avec ses parents et ses frères. L'installation en terre d'exil fut difficile, dans une cité de transit censé accueillir les familles qui ont rejoint les pères en France. La cité de transit est un passage obligatoire pour habituer cette population à leur nouvelle vie avant de les installer dans des HLM. Le syntagme, « en attendant », ne constitue pas uniquement une méconnaissance de la suite des déplacements, mais connote également une incertitude, un doute quant à l'intégration des exilés dans la société française. « En attendant » est déjà une pointe de regret, de déception qui s'imprime dans le discours du narrateur-enfant. Venir en France est d'ores et déjà une mise à l'écart que même les enfants comprennent au début de leur exil.

La découverte d'un nouvel espace, un espace apparemment moins dangereux, mais dont l'appartenance revient à une autre nation, à un autre pays, la France. Le narrateur, enfant à l'époque ainsi que d'autres familles algériennes s'apprêtent à s'installer dans un espace de transit, un espace qui leur assure une vie moyennement propre et digne ; une baraque de la cité de transit exalte le bonheur des mères qui y trouvent une liberté :

« Elle (ma mère) est penchée sur l'évier. Elle est émue, elle n'en revient pas. Il y a un robinet d'eau rien que pour nous. Au bidonville des Pâquerettes, il n'y en avait qu'un pour tout le village. Elle ouvre le robinet en inox, de l'eau coule. Elle soupire : - Baraka Allah ! » (Charef, 2019, p.18)

Dans cet extrait, l'auteur montre la joie de la mère à la découverte du robinet dans sa nouvelle baraque. Elle est subjuguée car avoir l'eau au robinet est une révolution pour elle qui vient des montagnes de la ville de Maghenia en Algérie. Dans cette optique, l'auteur nous démontre que l'exil n'est pas vu comme rupture ou déracinement mais bien au contraire. Les mères de familles des exilés vivent une reterritorialisation. Elles sont subjuguées par un monde de confort et où elles peuvent jouir de certaines libertés, notamment de sortir et de faire le marché. Néanmoins, cette nouvelle vie, « moderne », ne s'oppose pas au savoir-faire traditionnel à la culture maghrébine de ces femmes exilées. Le narrateur décrit la tenue de sa mère lors d'une fête de mariage au bidonville de la Folie :

« Elle a enroulé autour de sa taille une ceinture plaquée or qu'elle a gardée de son mariage, serrée fort pour mincir son ventre déformé par les grossesses. Elle complète sa tenue avec de l'eau de Cologne, du Souak, du henné et un foulard tout neuf, décorée de motifs criards représentant des feuilles de vigne et des érables : on dirait qu'un paon est juché sur sa tête. » (Charef, 2019, p.58)

Dans un autre extrait, il décrit :

« Ma mère aime faire des gâteaux, des crêpes fines ou épaisses, du mssemen- [...] des maghrébias, de petites boules de farine sucrées aux amandes et à l'eau de fleur d'oranger. À Maghnia, elle n'avait rien, et pas les moyens d'acheter ce qu'il faut pour cuisiner. » (Charef, 2019, p.103)

Il s'agit de vivre en exil et non pas vivre l'exil. La mère, une figure représentative de la racine et des origines continue à vivre loin de son pays natal, en exportant avec elle son appartenance ethnique. L'exil est d'ores et déjà un ailleurs où elles peuvent envisager une vie meilleure, loin de la guerre :

« Issues de la première génération d'immigrés, nos jeunes mères trouvent dans l'exil une aubaine, une délivrance. Contrairement à nos pères qui répètent pour la forme, sans y croire, « Si j'avais pu, je ne serais pas venu. », nos mères poussent un beau « ouf » de soulagement quand elles se réveillent le matin loin du plateau désertique, cramé, isolé, où elles ne voyaient rien venir. Ici, leur enfant est vêtu, repu, écolier, et elles vont danser. Les youyou fusent. »(Charef, 2019, p.59)

Ici, le narrateur paraît, certes, ironique à l'égard de la réaction des pères face à l'immigration ou à l'exil, mais il s'érige en porte-parole des mères marginalisées et souffrantes ayant trouvé un présent rassurant pour leurs enfants dont le passé douloureux demeure toujours poignant. La réaction des mères est humaine car elles s'échappent, ainsi, à la pauvreté et au vagabondage :

« -Tu te souviens, le mardi matin, le jour du marché, chez nous à Maghnia ? On y allait toi et moi et on s'essayait par terre à côté de l'hôtel de la place. On restait des heures, juste à regarder vivre les autres. Il fallait bien faire croire aux voisins du quartier que nous aussi, on allait dépenser de l'argent au marché.

Elle rit, se moque d'elle, de nous, puis se lève d'un bond et dit : Allons faire un tour au Monoprix. »(Charef, 2019, p.49)

La réalité est que cette mère et tant d'autres de la cité du transit, trouvent dans l'exil un repos, une reconnaissance, en bref un équilibre pour elles et pour leurs enfants qui vont, dorénavant à l'école. Ce qui justifie le mot, « délivrance » utilisé par la mère du narrateur est le présent qui s'avère comme une revanche sur son passé de précarité et de mendicité.

Toutefois, les femmes citées dans *Vivants* ne sont pas des femmes fragiles ni des femmes contrôlées, elles sont conscientes de leur différence et veulent la garder dans ce lieu étranger. D'ailleurs, à maintes reprises, Mehdi Charef tente de montrer le courage ainsi que la ténacité des algériennes face à l'Autre ou à tout ce qui est étranger. Les femmes s'adaptent à leur nouvelle vie, subjuguées par toute les nouveautés qui les entourent. Ces mères se cultivent :

« Lorsque ma mère aperçoit le stand que nous cherchons, elle s'arrête, son regard s'éclaire, sa bouche dessine un sourire. Elle est tout en admiration devant ce tableau haut en couleur [...] Après avoir réfléchi, ma mère demande de l'appeler : elle sait ce qu'elle va acheter. L'épicier vient, elle lui montre une par une les épices qu'elle a choisies. Ma mère le surveille. L'épicier parle arabe, ce qui la soulage. Elle lui demande :

-D'où vient votre marchandise ?

- Du Moyen- Orient et du Maroc.

- Ah oui, je reconnais certains parfums. Nous, on est de Maghnia, pas loin du Maroc. »(Charef, 2019,p.164-165)

Au-delà de ces aventures, nombreuses dans le roman, des mères exilées, l'auteur met en scène des fresques de l'histoire de la guerre de l'Algérie : la participation des immigrés qui demeurent dans l'ombre.

En effet, *Vivants* est aussi un témoignage poignant sur la vie des immigrés, notamment ceux qui n'ont été reconnus ni par leur nation, ni par les Autres, à savoir les français. Ces derniers se considèrent également comme des exilés, des pieds noirs qui ont quitté l'Algérie, la mort dans l'âme. Enfant, le narrateur se souvient du départ des français après l'indépendance de l'Algérie :

« Lorsque, du bord de la rivière où je me baignais, je regardais le convoi d'automobiles de français qui quittaient l'Algérie, je ne comprenais pas leurs larmes, leur désespoir de partir, puisque pour moi ils rentraient chez eux. » (Charef, 2019, p.27)

Manifestement, il n'y a pas que lui qui se trouve exilé, mais les Autres aussi, d'ailleurs l'instituteur révèle en classe : « Comme vos parents, comme vous, moi aussi, je suis un enfant de l'exil. » (Charef, p.27)

À l'école, en terre d'exil, le narrateur ne tarde pas à comparer son instituteur à ceux qui étaient en Algérie, une comparaison qui le met constamment sur sa défensive, réveille sa colère et déterre sa haine contre le colon. Désormais, cet enfant exilé ne veut plus se soumettre et cherche à imposer sa différence, son existence doit être meilleure que celle que mène son père et les autres hommes exilés, soumis à leur sort. Ainsi l'exil devient, pour ce le narrateur et son créateur, l'auteur, un lieu de remise en cause, et de reconstruction qui se fait à travers la confrontation du passé et du présent. Apprendre à se révolter contre le stéréotype d'un exilé inférieur, se dégager des catégories identitaires et sociales qui amènent l'exilé au mutisme est l'objectif de Mehdi Charef, qui fait de son personnage principal, l'enfant « Ahmed », un être qui observe et qui réfléchit sur les conditions familiales, sur l'exil de sa famille et sur la politique de l'Autre envers les exilés. Ainsi pour mettre au jour cette mémoire du passé toujours d'actualité, l'auteur donne la parole à un enfant qui scrute et interroge aussi bien le silence des algériens que le silence des français. Enfant curieux, le personnage-narrateur observe minutieusement et innocemment son entourage, mais aussi veut se démarquer des Autres et des siens en choisissant la voie du savoir et surtout des arts :

« Face à mes professeurs, je me laisse attraper par la grammaire, le vocabulaire français. Autour de moi, d'autres élèves s'en fichent, n'essaient pas de s'accrocher. Moi j'ai envie de sauver ma peau. Il me faut un outil et il ne se trouve qu'à l'école. Je ne veux pas être comme mon père. Je veux faire un métier qui me plaise.

Peut-être que je me donne trop d'importance et que je veux que beaucoup de choses tournent autour de moi. Peut-être que les français ne me guettent pas, que c'est moi qui me fais cette idée parce que je me prends déjà pour quelqu'un. » (Charef, 2019, p.32)

L'école était le lieu privilégié du narrateur ; il y était très studieux mais non moins déçu par certaines pratiques et ségrégations de l'ancien colonisateurs. D'ailleurs, il ressentait de l'amertume lorsqu'il a été mis dans une annexe éloignée de l'école et où ne se trouvaient que des enfants exilés, issues de l'immigration et habitant des cités de transit. Toutefois, ce sentiment d'injustice s'estompe pour laisser poindre l'espoir et l'acharnement pour un avenir meilleur :

« Pour parler de mon identité, je suis condamné a priori à deux choses : à me mesurer sans cesse à la conscience que j'ai de l'Autre en Moi ; à me décaler de sa présence en Moi pour rendre compte de la singularité (de l'unicité) de mon identité. »(Laronde, 1993, p.56)

La singularité de l'identité devient d'ores et déjà l'objectif du personnage principal qui revendique son « être-au-monde » et s'élève contre les incohérences, les mensonges et les injustices dans lesquelles ont vécu les exilés. Le narrateur développe un regard critique face au monde, il passe son temps à regarder, à contempler, et à analyser le monde qui l'entoure. Dès lors, la mémoire de la guerre surgit et sourd pour rappeler la colère : « Je me sens harcelé, épié, guetté continuellement. Je veux qu'ils se barrent de mon pays, de ma terre, qu'ils se cassent loin de mes yeux. Qu'ils meurent. »(Charef, 2019, p.30) La colère ne s'amointrit pas et devient une trace résiduelle de la colonisation que l'immigration éveille constamment.

3. Ecriture de l'exil, entre révolte et réinvention :

Vivants en exil ou en Algérie. *Vivants* est un roman d'accusation et de démythification, l'auteur y fait le procès de la marginalisation et du racisme dont été victimes les immigrés. Il s'agit de parler de l'immigration et de l'exil et tout ce qu'ils ont drainé comme mythes. Néanmoins, la dénonciation de la misère et de l'injustice ne s'est pas faite sur un ton oratoire et polémique, l'auteur tente d'offrir aux lecteurs une image réaliste et loin des fioritures de la fiction. Mehdi Charef repousse la transvaluation pour faire de son expérience de l'exil, une quête et une aventure qui soulèveront d'innombrables questionnements. L'écriture de l'exil est un engagement et une émancipation. L'engagement d'un « je » qui s'affirme contre l'indifférence et le silence qui planent sur la condition des exilés : l'analphabétisme, l'exclusion et la perte de soi.

3 .1 La révolte :

A travers une narration fluide et un style simple, Mehdi Charef dresse un réquisitoire contre les incohérences dans lesquelles vivent immigrés.

« Mon père est de cette génération qu'on a fait venir en France après la Seconde Guerre mondiale, pour reconstruire ce que les Américains et les Allemands avaient bombardé. Que de temps perdu, je pense, depuis les années qu'il travaille en France. On aurait pu proposer aux ouvriers algériens des cours du soir d'écriture, d'alphabétisation, et leur montrer de cette manière un peu d'estime. Ils devraient tous savoir lire et écrire. Qui aurait dû s'occuper de nos pères, les aider ? Leur patron, le ministre du Travail, la France ? Mon père ne se penche sur un journal que pour regarder les photos. [...] Nos pères ne sont confrontés qu'au silence » (Charef, 2019, p.160)

Les conditions dans lesquelles vivaient les ouvriers exilés après la seconde guerre et dont le père de l'auteur faisait partie, étaient dures. Ces hommes étaient, non seulement, conditionnés par un travail surhumain mais aussi obligés à vivre dans l'obscurité. Dans cet extrait, l'auteur décrit l'abandon et le reniement qui consomment la vie de ces hommes ou de ces pères qui avaient longtemps cru au faux espoirs déclamés par les autorités françaises. En outre, il insiste sur le fait que laisser ces ouvriers exilés dans l'obscurité alors que plusieurs instances susceptibles de les aider existent, est un acte indigne et inconcevable ; le manque de responsabilité et de prise en charge incrimine les autorités françaises et soulève l'indignation de l'auteur. De ce fait, l'interrogation et l'exclamation qui ponctuent l'extrait lui donnent une dimension tragique et dramatique, notamment lorsqu'à la fin l'auteur met le mot, « silence » qui connote une volonté de faire taire la voix de cette catégorie d'hommes qui devient, désormais, des « bêtes de tranchées » Une rupture avec le monde de la civilisation de la culture en faveur de la geste coloniale dans un monde silencieux. Et le narrateur, tel un rebelle nostalgique, déplore l'état dans lequel se trouve son père :

« On m'a déshumanisé mon père. On me l'a rendu telle une bête de tranchées, du marteau et de la pelle. Il est là, surpris, ému, parce que ce n'est finalement pas si difficile que ça de se servir d'un stylo. Il le voit.

Il ne fallait pas qu'ils soient instruits, ces travailleurs étrangers, c'était dangereux. Je me dis que c'est la seule raison qui a pu pousser la France à les laisser végéter dans l'ignorance. Il fixe le style qu'il a dans la main, son nom sur la feuille blanche... Assis à côté de lui, j'entends sa respiration, son souffle. » (Charef, 2019, p.161)

La peine que ressent le narrateur envers son père et tous les autres travailleurs exilés ne vient pas uniquement de la France, il poursuit, un peu plus loin dans son récit, son accusation, mais cette fois –ci à l'égard de son pays natal, l'Algérie. Les immigrés exilés en France ont participé à la libération de leur pays, toutefois leur investissement demeure irreconnaissable :

« Les membres du FLN nous poursuivent. Ils continuent de venir collecter des fonds pour le parti et leur association. L'Amicale des Algériens. [...] Dans la cité, aucun père ne refuse le timbre que ces messieurs leur tendent en échange de cinq francs, la cotisation mensuelle. Mon père colle celui du moi sur sa carte d'adhésion.

L'Algérie reconnaîtra-t-elle un jour l'investissement de ses familles immigrées pour la révolution et bien au –delà ? Cinq francs, c'est une demi-journée de travail, de marteau –piqueur qui crame les oreilles et brise les bras. » (Charef, p.96)

L'exil est, certes, un éloignement spatial du pays d'origine, mais il n'a jamais été mentale ou psychologique pour ces algériens dont le sentiment d'appartenance et la nostalgie du pays éloigné s'intensifient au fil des années. A travers cet extrait, Charef apporte un témoignage sur la participation de son père et tant d'autres immigrés à la reconstruction de leur pays, leur

effort est, hélas, resté dans l'ombre. Enfin, il y a lieu de souligner que les sacrifices de ses exilés sont piétinés pour laisser s'installer un sentiment d'étrangeté, de rejet et d'angoisse.

Charef veut que l'Histoire reconnaisse ses failles. Il recourt aux souvenirs d'enfance pour retrouver ce lieu pur, transparent et chimérique où les mots retrouvent leur essence loin de tous les mensonges. Un espace romanesque, peut-être, mais les évocations qui s'y trouvent permettent la rencontre et le contact entre plusieurs générations. Les enfants exilés tentent d'expliquer d'où viennent les déceptions de leurs parents et surtout comment ont-ils vécu le désespoir du retour au pays natal. Le parcours narratif se situant à la confluence du passé et du présent, parle des sentiments de perte, de redevance jamais acquittée, de l'amnésie historique qui veut garder en exil la mémoire. À cet effet, le narrateur conçoit sa prise de conscience telle une illumination, un processus de passage de l'invisible au visible, en bref, devenir un vivant.

Un évènement qui a marqué le narrateur- enfant est sa retrouvaille avec un homme, un *immigré disparu*, et dont la photo, le nom et le prénom figurent dans le magazine du FLN et dans *l'Amicale des Algériens en France* : « J'en ai rencontré un, de disparu. Il vit dans la cabane du gardien du chantier où va se construire le futur quartier de La Défense. », c'était un boxeur. Cet homme était seul et sans ressources, oublié par tous. Cependant le narrateur le ramène à l'existence à travers l'écoute et l'échange qu'il a eus avec lui, il le ressuscite. Le narrateur dit :

« J'en ai assez de ce sentiment que je traîne déjà alors que je ne suis qu'un enfant. Est-ce une tare ou une richesse ? Les originaux comme ce boxeur, je les flaire, je les débusque, ça ne tombe que sur moi. D'où l'impression que les copains de mon âge ne voient pas ce que je vois, ou s'en détournent, refusent de regarder ce qui pourrait déranger leur tranquillité. Moi, au contraire, dès que je soupçonne une originalité quelques part, je fonce, je tends l'oreille, j'écarquille les yeux et je ne veux rien rater : parfois, ce n'est pas drôle, c'est même dur. »(Charef, 2019, p.121)

Le narrateur se qualifie comme un enfant qui sait reconnaître l'originalité, un être pluriel. Il relate l'histoire de la déception de ce boxeur et de sa perte, de cet algérien qui refuse de rentrer chez lui et refuse de vivre selon les lois de l'exil, il est défini comme un disparu. S'agit-il d'une victime ou d'un choix de vie ? Ces disparus ne le sont pas toujours, ce sont des êtres humains qui choisissent une mort sociale pour ne pas faire face à l'échec. Ainsi la reconstitution d'une mémoire collective et sa transmission est nécessaire pour dévoiler l'exil et sa réalité (exil intérieur et exil spatial ou territorial). L'originalité dont parle le narrateur réside dans cette intention qu'il prête à la vie, à la situation des exilés qui dépasse le cadre politique pour s'étendre sur celui des valeurs humaines.

Le narrateur se doit de rendre justice aux exilés et notamment à son père qui a douloureusement et rudement vécu la séparation avec son pays natal :

« Les ouvriers algériens pensent qu'ils ne sont que de courte durée. [...] Alors, pour le moment, aucun d'eux n'a l'idée de demander à la mairie un local, un lieu de prière [...] ce serait une décision à prendre. Ils n'osent pas se résoudre à penser cela, à l'admettre. Ce sont des hommes de l'ombre.

Lorsque mon père faisait sa prière à la maison, à travers ce qu'il est, il nous transmet son grand-père, son père et beaucoup de lui. La première de ses valeurs que je crois posséder, c'est celle du travail. C'est sa richesse. L'héritage qu'il nous laissera à nous, ses enfants. Nos parents ne nous amèneront jamais dans un musée ou une bibliothèque. Ils ne savent ni lire, ni écrire. La fierté de nos pères est de se prolonger à travers leurs enfants qui, eux, iront à l'école.

Il faut que je donne une existence à mon père si je veux être fier de son nom, de le porter. J'ai le temps, je n'ai que onze ans. »(Charef, 2019, 76-77)

3.2 Stratégie d'émancipation : humour et ironie.

Nous avons démontré comment Mehdi Charef a fait de son exil à la fois un lieu de reconstruction et d'accusation. Tel un grand humaniste, son écriture libre renvoie à un bruissement des langues qui nous met devant une réalité culturelle plurielle. Cependant ce qui est remarquable dans *Vivants* c'est l'humour et l'ironie qui rayonnent et rend moins pénible le quotidien des familles exilées.

L'humour et l'ironie sont deux procédés utilisés par Charef dans son roman. En effet, l'humour et l'ironie sont deux procédés de la rhétorique qui reposent sur la raillerie et la remise en cause. L'humour compte sur une autodérision, après avoir assumé toutes les incohérences et les contradictions qui existent alors que l'ironie vise la dérision d'autrui. À cet effet, des signaux stylistiques, lexicaux et phrastiques seront investis afin de rendre la communication plus explicite et plus pertinente. Donc l'autodérision et la dérision sont, pour Charef, un tremplin vers un discours idéologique et humaniste sur la condition humaine en exil.

Pour parler de l'humour, nous nous référons à Jean-Marc Moura qui définit l'humour comme suit :

« Une communication différée à intention esthétique, sémiotiquement complexe, dont la particularité est d'engendrer chez le lecteur une forme très singulière de sourire. »(Moura, 2010,p.3)

De cette définition, nous comprenons que l'humour est une communication dont la sémiotique est complexe car elle prend en charge plusieurs aspects à savoir, l'aspect stylistique, rhétorique et lexical. L'humour joue, alors, de la combinaison de plusieurs niveaux pour créer ce que J-M Moura appelle une communication différée dont l'effet persiste tout au long de l'œuvre littéraire. Contrairement aux rires spontanés que peuvent souligner les manifestations de l'ironie, l'humour est filant, subtil et poignant. Il se déploie sur plusieurs passages suscitant le sourire et la curiosité du lecteur ; c'est-à-dire que le rire et le comique n'en sont pas un enjeu. L'humour est assuré si tant est que le lecteur adhère aux principes et à la réalité que propose l'auteur. Ce dernier, loin de nier la réalité vise à la dévoiler et à la rendre intelligible, « l'humour déplace le sérieux bien plus qu'il ne le contredit ou l'annule » (Moura, 2010, p.113)

L'humour traverse tout le roman de *Vivants*, il absorbe la souffrance, la peine et le chagrin pour en saper le dogmatisme et le fanatisme qui s'y attachent. En effet, l'auteur traite l'exil, et en décrit tout l'univers avec ses multiples facettes et grâce à l'humour, il parvient à démontrer la réalité absurde et le traitement injuste que subissent les exilés. Une narration qui dit plus qu'elle ne raconte, qui démontre l'évidence de certaines exactions et l'injustice de l'homme sans qu'il ait un acharnement, fait partie de l'écriture de l'humour. Il s'agit de raconter des faits de l'immigration tout en détruisant la cohérence narrative et en fusionnant le tragique et le comique :

« C'est un idiot, ce harki ! Enfin quoi, c'est vrai. Moi, je serai harki, je serais père de famille, j'aurais fait la guerre d'Algérie en tant que soldat arabe dans les rangs de l'armée française contre le peuple algérien qui luttait pour sa liberté, je ne viendrais pas en amenant avec moi ma femme et mes enfants habiter dans une cité de transit, là où ne logent presque que des familles immigrées algériennes, la tête encore auréolées de leur victoire sur la France. Et lui, ce harki, lâché par l'armée française, ne comptant plus sur elle, pensant arriver en terrain neutre, s'installe ici... » (Charef, p.183)

Ici, le narrateur évoque le Harki dont l'existence est synonyme de honte et de trahison. La présence d'un harki dans la cité de transit avec des familles exilées et démunies a suscité la colère du narrateur qui, par le biais de l'humour le tourne en dérision : le narrateur s'arrête sur l'échec exorbitant du harki.

Remettant en cause l'intelligence du harki, le narrateur s'exclame devant un sort aussi contradictoire que tragique. Ayant servi le colon en Algérie, le harki rejoint son pseudo protecteur en France et nourrit des illusions de gloire et de reconnaissance. Cependant ce qu'il rencontre en France est le rejet, le mépris et surtout le racisme qui le ramène toujours à la figure d'un algérien traître et malhonnête. Cette vérité sur la mesquinerie du harki et sur son arrogance ostentatoire, le narrateur l'a mise en relief à travers l'humour lequel trace l'absurdité et l'inconscience qui conduisent les traîtres à oublier des trahisons que l'histoire ne pourra jamais omettre. De plus à travers cet humour sarcastique, le narrateur attire notre attention sur le fait que les algériens exilés en France et logés dans des cités de transit et dans des bidons villes ne sont pas des harkis, ils sont en vérité plus respectés que ceux qui ont vendu leurs âmes au diable.

Par ailleurs, parler des harkis exclus de la société française et algérienne, des exilés vainqueurs des français et contributeurs à la reconstruction de la France après la guerre mondiale, c'est évoquer l'histoire d'une discrimination, d'une injustice séculaire et d'une haine ancestrale et Transgénérationnelle vouées aux peuples colonisés, en l'occurrence, aux algériens. L'humour est poussé à son point culminant lorsque le narrateur termine avec l'expression : « Et lui, ce harki, lâché par l'armée française, ne comptant plus sur elle, pensant arriver en terrain neutre, s'installe ici » qui condamne le harki à la vindicte populaire car, ce terrain où il prend refuge ne pourra pas être neutre. De plus, le paradoxe entre les deux cultures, française et algérienne crée des situations humoristiques dans le texte. Ce sont de nouvelles situations qui arrachent ces exilés de leur culture en leur imposant de nouvelles pratiques et perspectives. Le narrateur cite les femmes qui abandonnent leurs habits pour mettre autres vêtements plus adaptés, des moyens contraceptifs pour réguler les naissances, en

bref, l'intégration des exilés doit passer par plusieurs étapes. Le narrateur rapporte les faits déroulés lors de l'accouchement de sa mère :

« À l'hôpital Courbevoie, les accoucheuses, autour de ma mère, se parlent en français. Ma mère ne comprend pas. Pour autant, elle ne se sent pas seule : ces femmes l'aident, l'accompagnent. Elles s'expriment en se regardant, en se souriant. Une complicité s'installe. Ma mère a compris, elle a confiance. Quel choc de cultures ! [...] Pas de youyous, pas de chants, pas d'embrassades. Mais du confort, du repos, du silence, des vacances pour une mère. Et une solidarité entre femmes qu'elle n'imaginait pas et qui la laisse songeuse. »(Charef, 2019, p.116)

L'expression « Quel choc de cultures ! » apparaît plusieurs fois dans le texte. Et dans ce passage elle met en exergue de façon humoristique la complicité inattendue entre sa mère, une femme connue dans tout le texte par son caractère inflexible, et les accoucheuses. Un climat de sérénité s'installe lors de cette épreuve si difficile qui est l'accouchement, la mère se trouve entourée d'attention et de silence surtout. Elle peut jouir de ce calme et aspirer au repos qu'elle n'a jamais eu en telles conjonctures, la mère du narrateur se voit déjà en vacances. De ce fait accéder à son droit qui était inaccessible peut engendrer chez l'être humain une béatitude et une stupeur qui le rendent ridicule.

Au même titre que l'humour, l'ironie est très sollicitée par Charef qui ne cesse de témoigner de l'incohérence et l'injustice qui règne dans le monde, notamment celui des exilés. Mais avant d'analyser le fonctionnement de l'ironie dans le texte, il serait judicieux de commencer par donner la définition et les enjeux de cette dernière. Nous nous référons, pour cela, à Philippe Hamon qui écrit :

« L'ironie, comme toute conduite sociale, relèverait alors d'une manière à la fois de « garder ses distances » avec autrui par l'entremise de distances sémantiques et syntaxiques construites dans et par le discours, manière ambiguë et rusée de bénéficier en même temps d'une impunité (« je n'ai pas dit cela ») et d'une efficacité (« j'ai bien dit cela »), manière donc à la fois de fonder une connivence, d'affirmer une cohésion et un lien, de réduire pratiquement une distance(avec ceux qui me comprennent à demi-mot, qui font donc partie de mon monde), tout en excluant, en mettant à distance, ceux qui servent de cible et ceux qui n'accèdent qu'au sens explicite de mon discours. »(Hamon, 1990,p.57)

L'ironie comme procédé de style consiste à affirmer le contraire de ce qu'on pense dans le but de tourner en dérision quelqu'un ou quelque chose. Aussi l'ironie est un procédé qui s'appuie sur la dissimulation à travers des figures de style pour que le destinataire ne soit pas attaqué et son discours rejeté d'emblée.

Le recours à l'ironie a permis à Charef d'exprimer conjointement le désenchantement et l'enchantement de l'exil. Cette aventure lui ouvre grand la porte de la critique sociale et politique comme peut en témoigner cet extrait :

« À la fin de l'appel, notre nouvel instituteur revient sur l'estrade, nous regarde et nous dit :

[...] Avec votre mère, vos sœurs, vos frères, vous venez de rejoindre votre père qui, lui, était déjà ici en tant qu'ouvrier, qui vous attendait parce qu'avant, il n'avait pas le droit de vous faire venir, c'était la loi. [...] Nous allons tranquillement vous préparer à obtenir votre certificat d'études.

Je me suis trompé. Si les Français d'Algérie chialaient à gros bouillons sur les passerelles des bateaux qui les amenaient en France, c'est que, finalement, ils n'allaient pas chez eux. » (Charef, 2019, p.27-28)

Nous notons dans cet extrait que l'ironie est échangée entre l'enseignant et son l'élève. L'enseignant veut amener ses élèves avec un discours étoffé à croire qu'ils sont égaux et que sa mission ainsi que celle des autres instituteurs est l'intégration correcte, et souple de ces enfants exilés dans la société française. L'enseignant se moque de la situation des exilés et montre les efforts monumentaux déployés par la France pour eux : l'énumération de toute la famille et l'usage du mot, « loi », « tranquillement » dévoile l'ironie de l'instituteur. En effet, son discours laisse entendre que ces familles exilées sont un fardeau, des êtres différents que la France doit apprivoiser avant d'autoriser leur intégration. En gros, l'ironie de l'instituteur insiste sur l'allégeance des exilés pris en charge par la France.

Par ailleurs, le narrateur, conscient de l'intention de l'enseignant, ironise la posture des français en utilisant une antiphrase, « Je me suis trompé », pour signifier qu'il ne s'est pas trompé, les français obligés de quitter l'Algérie pleurent, « à gros bouillon », parce qu'ils ont perdu un pays où ils ont exercé leur suprématie et leur égocentrisme. Un pays où ils pillaient les richesses dans l'impunité totale. L'ironie des mots et de la situation définit la réalité des relations franco-algériennes où végètent le déni, la haine et le mensonge. Dans un autre extrait, le narrateur se moque d'une discussion entre sœur Cécile et mademoiselle Danièle qui viennent pour s'enquérir de l'état des femmes dans les cités de transit. Le narrateur les surprend en train de parler de la situation des pères de familles qui ne savent ni lire, ni écrire, selon elles, il y a urgence de les libérer de l'ignorance.

« J'arrête de les écouter, je n'y comprends rien. Nous donner une culture politique pour mieux nous mêler de la vie en France, nous intégrer, et pourquoi pas devenir leaders ou porte-parole de toute une communauté, devenir citoyen français, tant qu'on y est ? Il faudrait d'abord avoir le droit d'obtenir la nationalité française... Ce serait drôle qu'un jour, il y ait un ou une ministre issu de l'immigration. Monsieur Habib Ben Youssef, ministre de l'Économie et des Finances, [...] Je suis mort de rire. » (Charef, 2019,p.133)

Il s'en dégage que le narrateur met en avant l'ironie pour attirer l'attention sur des évidences, des réalités poignantes et que le discours fervent des autorités françaises ne peut plus voiler. En effet, les oppositions entre le discours à l'égard des exilés et le traitement auquel ils ont eu droit est grotesque. Le narrateur pointe ironiquement l'incohérence dans les propos de l'Autre jusqu'à avoir un fou rire de déception et de satisfaction à la fois.

4. Conclusion

Engager une réflexion sur l'exil, c'est interroger des thématiques ontologiques où la différence, la reconnaissance et le dépassement seront mis en exergue. Mehdi Charef fait de son texte un lieu de rencontre, de prise de conscience et de révélations historiques et humaines. Ainsi l'écriture de l'exil apparaît comme une volonté de dire, de nommer et de se nommer face au mutisme et face à l'oubli ; il s'agit de s'affermir comme exilé, différent et pluriel.

La mission que s'est assigné Charef dans ce roman c'est d'exprimer l'attente et de décrire le divers pour répondre au devoir de la mémoire.

5. Bibliographie

- Charles, B. (1995). *Littérature des immigrations. 2 Exils croisés*, L'Harmattan,
- Charef, M. (2019). *Vivants*, Hors d'atteinte, Marseille.
- Hamon, PH. (1990). « L'ironie », in *Le Grand Atlas des littératures*, Encyclopaedia Universalis éditeur.
- Laronde, M. (1993). *Autour du roman beur. Immigration et identité*, l'Harmattan.
- Moura, J.M. (2010). *Le Sens littéraire de l'humour*, Paris : Presses universitaires de France.
- Tlahite-Moodley, A. (2007). *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*, Les presses de l'Université d'Ottawa.